

La Cathédrale Carolingienne de l'Évêque de Laon Gerfrid

La causerie de ce soir est une conséquence directe de notre voyage à Aix, en 1966, à l'exposition « Charlemagne ». A l'issue de cette excursion, je m'étais procuré le tome de la vie intellectuelle sous Charlemagne, dont divers articles sont dus à d'éminents spécialistes carolingiens, tel le professeur Bischoff, venu si souvent travailler à Laon, tel aussi Monsieur Boniface Fischer, qui a fait toute une étude sur la Bible et la révision de ce texte sous Charlemagne. En lisant ce dernier article, je découvris une référence à un poème d'Alcuin « adressé à l'Évêque Gerfrid de Laon, évêque qui fit écrire une Bible pour la mettre en son église neuve ». (1)

Le poème d'Alcuin porte le numéro 66 (2) et comporte 42 vers. Cette œuvre poétique lève le voile d'une manière extraordinaire sur le milieu carolingien de Laon, entre 775 et 800, car en nous entretenant d'une copie de Bible exécutée à Laon, sont évoquées en même temps l'œuvre réformatrice de cet Évêque et la reconstruction de fond en comble de l'Église Notre-Dame de Laon. Or, chose étrange, il semble qu'aucun historien de notre Cathédrale n'ait soupçonné l'existence d'un tel texte, (même la remarquable thèse de Hanna Adenauer n'en fait pas mention). (3) Mais voici d'abord le texte du poème :

Continet hic sanctus uno sub corpore codex
Omnia nāque novae ac veteris mysteria legis.
Hic est fons vitae, hic sunt praecepta salutis,
Hunc dictante Deo scribere in secula sancti.
Haec est sancta fides, hinc est caelestis origo.
Legifer ille pius quicquid iam scripserat olim
Venturum, quicquid sancti cecinere Prophetæ
Hebraici populi, & quicquid Historia gessit
Hymnidica aut quicquid cecinit laus mystica David
Vel quicquid Apostolicus docuit per secula cœtus,
Vel quicquid Saluator veniens iam fecit in orbe,
Continet hic solus pariter hæc omnia codex.
Jusserat hunc tomum Gerfridus scribere Præsul,
In laudem Christi, Genitricis & illius almæ :
Esset in Ecclesia ut præsto legentibus ille,
In quo quisque legat Domini dulcissima verba
Sit memor auctoris illum qui scribere jussit :
Dicat et ore pio, Gerfridum Christe tuere
Semper in æternum vivat feliciter ille.
Tuque valeto legens, tibi maxima cura legendi.
Sic precor ut recto resonet caelestia sensu
Verba Dei Christi merces tibi magna manebit.

Hæc domus alma Dei Christi & Venerabilis aula
Tempore prælongo viluit diruta ruinis.
Sed dum Gerfridus Præsulisque sacerdos
Ecclesiæ regimen susceperat istius almæ
Ductus amore cleri totam renouerat illam
Parietibus, tectis, picturis, atque columnis
Vestibus, & vasis, cleri simul ordine sacro
Non parcēs propriis opibus. Nā quidquid habebat
Distribuit larga mente in donaria Christi,
Viribus intentis ornaret ut undique templum,
Ut decus egregium Domini fulsisset honore,
Divinis resonasset necnon laudibus aula
Fecerat ut dicunt septenas tota per horas
Suscipe Christe Deus clemens hæc omnia gratē,
Deque tui famuli manibus hæc vota, precatur.
Tuque Dei Genitrix Sanctissima Virgo Maria,
Auxiliare preces famulorum Virgo tuorum.
Hæc Sacrata tuo quoniam sunt nomine templa
Hic laus, cultus, honor maneant per secula Christo
Dic quoque tu lector, Albinum Christe tuere.

Ce saint livre contient en un seul tome
Tous les mystères de la loi nouvelle et ancienne.
Ici est la fontaine de vie, ici sont les sources du salut.
Les saints l'ont écrit à travers les siècles sous la dictée
[de Dieu.
C'est toute la sainte foi, là est l'origine du ciel.
Que ce soit ce que le Saint législateur (Moïse) avait déjà
[écrit autrefois
Ce que les saints prophètes ont chanté sur l'avenir
Du peuple hébreux ou ce que comporte l'Histoire Sainte
Et tout ce que chanta en sa louange mystique David
Ou ce que la lignée des apôtres enseigna au cours des
[siècles
Ou ce qu'à sa venue le Sauveur a déjà fait dans le monde,
Tout cela se trouve rassemblé pareillement dans ce seul
[livre.
C'est Gerfrid, comme évêque, qui avait ordonné d'écrire
[ce volume
A la louange du Christ et de sa vénérable Mère.
Pour qu'il soit présent dans l'Église à la portée de tout
[lecteur
Que chacun de ceux qui y lira les très douces paroles du
[Seigneur
Se remémore celui qui a ordonné de l'écrire.
Qu'il prie, avec piété, le Christ d'accorder à Gerfrid
Sa protection et de lui donner les joies de la vie éternelle.
A toi, lecteur, salut, mais surtout je te supplie
D'apporter le maximum de soin à ta lecture

nos poètes, puissant par son génie et ses actions, il explique les dogmes sacrés des Écritures et se joue des difficultés des vers ». (4)

Alcuin est né vers 730 en Angleterre, c'est donc un insulaire. Issu d'une famille aristocratique de la Northumbrie, il fait ses études à York, avant d'enseigner dans cette ville. Il rencontre une première fois Charlemagne en 778, une deuxième fois en 781. Charles se l'attache comme conseiller et ami et en fait le véritable chargé des affaires culturelles du royaume. Lorsqu'Alcuin meurt le 19 Mai 804 à Saint Martin de Tours, dont il était devenu l'abbé depuis huit ans, cet homme sage, à l'esprit clair, fanatiquement dévoué à l'enseignement, travailleur acharné, a vu aboutir les réformes entreprises par Charlemagne pour une plus grande perfection dans la calligraphie, pour la diffusion de l'Enseignement, pour la révision des textes scripturaires et liturgiques, prônés par Charlemagne dans les capitulaires. (5)

« L'indolence de nos ancêtres avait presque réduit à rien l'étude des lettres » écrit Charles dans une lettre circulaire. « Nous nous efforçons de la ranimer et nous invitons tous ceux que nous pouvons décider par notre exemple à pousser jusqu'au bout l'étude des livres sacrés. Tous les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament étaient défigurés par la maladresse des copistes : avec l'aide de Dieu, qui nous assiste en toutes choses, nous les avons entièrement corrigés ». (6)

L'importance des mesures prises par Charlemagne en ce qui concerne la Bible dans son texte latin est considérable, au point de vue spirituel. Alcuin va s'attacher à donner un texte pur, débarrassé de toute faute ; ayant pris pour base le texte de la Vulgate, c'est-à-dire la traduction de saint Jérôme, ce travail aura un retentissement extraordinaire. La révision du texte biblique par Alcuin, en fin du 8^e siècle, va assurer le triomphe de cette traduction jusqu'au 16^e siècle et bien au-delà pour le texte de l'Écriture sainte accrédité dans l'Église catholique. (7)

La Bibliothèque de Laon conserve parmi les manuscrits du IX^e siècle, les ouvrages théologiques d'Alcuin : le commentaire de saint Jean, rédigé pour Gisèle, la sœur de Charlemagne, et l'abbesse de Chelles, (8) son traité de la Procession du Saint-Esprit, (9) son traité de grammaire (10) où il fait dialoguer « deux enfants en l'école d'Alcuin », des poèmes sur la Genèse et l'Exode. (11)

Malheureusement, je n'ai pas trouvé le poème 50 qui nous intéresse, dans nos manuscrits et j'ai dû me contenter d'en prendre le texte dans une belle édition parisienne de 1617 due à Sébastien Cramoisy. (12)

Mais qui est Gerfrid ?

Gerfrid est évêque de Laon de 774 à 800. Il aurait succédé à Sigebaud ou Cibo, le nom de son prédécesseur est assez

incertain. Il fut remplacé à sa mort par Wanilon, celui que les chansons de geste ont appelé Ganelon (mais sur ce sujet, Monsieur Garel en sait bien plus que moi). (13)

La Gallia Christiana et Leleu dans l'Histoire de Laon ne retiennent qu'une seule chose de Gerfrid ; il a assisté à la dédicace en 799 de l'abbatiale de Centula, c'est-à-dire la fameuse Saint-Riquier. Or, l'Église de Saint-Riquier fut un monument carolingien de toute première importance, à tête de file des grandes abbayes et églises carolingiennes futures : Corbie, Corvey, Reims, Werden, etc...

De plus, nous pouvons remarquer que Gerfrid, devenu évêque de Laon, deux ans à peine après la mort de Carloman à Samoussy, a certainement rencontré très souvent la reine douairière Berthe, qui vit entourée d'honneur jusqu'en 783. Il a vu également enfermée sur l'ordre de Charles, à Laon, en l'abbaye Notre-Dame la Profonde, une des filles du Duc Tassilon en 779, après la défaite de son père.

Gerfrid, nous l'avons vu était un prélat riche et de plus tout dévoué à Charlemagne et à ses réformes. Dans cette ville chère aux Carolingiens, cet évêque fait siennes les préoccupations du roi, car Charles, sous cet épiscopat, n'est pas encore empereur d'Occident. Gerfrid n'est pas resté insensible aux ordonnances des capitulaires du 23 Mars 789, puisque nous le voyons appliquer en son église cathédrale les articles 61, 70 et 72 qui recommandent — :

« *article 61* : avant toute chose que la doctrine de la foi catholique soit lue et prêchée à tout le peuple avec ferveur par les évêques et les prêtres.

article 70 : que les évêques éclairent soigneusement les prêtres sur leur foi.

article 72 : qu'il y ait des écoles pour instruire les garçons. Corrigez bien dans chaque évêché les psaumes, les notes, les chants, le calcul, la grammaire et les livres catholiques, car souvent certains, lorsqu'ils désirent bien prier Dieu, prient mal du fait que les livres ne sont pas corrigés. Ne permettez pas qu'ils nuisent à vos garçons qui les lisent ou les copient ; et s'il est nécessaire de copier l'Évangile, le psautier, le missel, que ce soient des adultes qui le fassent avec toute leur application ». (14)

Soyons certains que Gerfrid se conforme à ces recommandations, puisqu'Alcuin nous le montre ordonnant d'écrire la Bible à la louange du Christ, une Bible entière, afin qu'elle soit présente en l'Église Notre-Dame de Laon « à la portée de tout lecteur » qui pourra ainsi « y apporter le maximum de soin en la lisant » et « proclamer les paroles divines avec une intelligence droite ».

Le texte de cette Bible, à n'en pas douter, était conforme aux corrections apportées par Alcuin.

Nous ne savons ce qu'est devenue la Bible de Laon, elle n'est plus à la Bibliothèque, et Monsieur Boniface Fischer pense que celle de Düsseldorf que l'on pouvait songer être la Bible de Gerfrid est une mauvaise identification. (15)

J'espère qu'un jour prochain l'abbé Merlette ira voir le manuscrit de Düsseldorf pour mieux nous renseigner.

Ce que nous savons sur cette Bible c'est qu'elle faisait partie du groupe des Bibles de l'École du Palais, appelé groupe ADA, écrites entre 781 et 795 en opposition aux Bibles dites du couronnement écrites après 800. Les Bibles du Groupe ADA, du nom d'une donatrice légendaire Ada, d'un évangéliste de Trèves, étaient toutes d'un grand luxe. Certaines feuilles de parchemin étaient teintes de pourpre, et écrites avec de l'or. Le texte se présentait en deux colonnes, en onciales minuscules et capitales rustiques. L'ornementation était dans le goût de l'art insulaire avec des réminiscences des traditions antiques. Il y avait des tables de concordances supportées par des colonnes lisses ou torsées, des images des évangélistes assis sous des arcades, avec au-dessus de leurs têtes, leur symbole, une représentation du Christ et une fontaine de vie. Si nous prêtons attention au texte d'Alcuin, décrivant la Bible de Laon, nous voyons qu'au 3^e vers du poème, le poète écrit : « là est la fontaine de vie, la source du salut ». Il y avait sûrement dans ce manuscrit une fontaine représentée comme un baptistère à colonne, autour duquel s'approchent les cerfs attirés par l'eau vive, des oiseaux et des paons, ces animaux célestes par excellence. Ainsi voit-on la fontaine de vie dans le manuscrit de Godescalc de 781 ou dans l'évangélaire de Saint-Médard de Soissons exécuté du vivant de Charlemagne et lui ayant appartenu personnellement et que Louis le Pieux et l'impératrice, la Belle Judith donnèrent à l'abbaye Saint-Médard de Soissons, lors de la translation des os de saint Sébastien en ce monastère à Pâques 827. (16)

Nous voudrions encore dire à propos de cette Bible écrite à Laon sur l'ordre de Gerfrid que nous avons là, et pour la deuxième fois, la preuve d'un scriptorium à Laon. Au 8^e siècle déjà, avec l'écriture mérovingienne, dite A. Z de Laon (car ces deux lettres A. et Z. sont particulières pour leur forme au scriptorium, nous avons un centre de copistes qui nous ont laissé des manuscrits pré-carolins, tel le manuscrit 137 de Paul Orose, exposé à Aix.

Mais en fin 8^e siècle, l'activité se continue puisque nous pouvons citer le fameux psautier de Sainte Salaberge datée des premières années de Charlemagne, à présent dans la Bibliothèque de Berlin-Est et qui fera l'objet d'une communication au congrès de septembre. Nous trouvons aussi le fameux « Livre Carolin » à la Bibliothèque de l'Arsenal, à l'heure actuelle, attribué à Reims par Monsieur le Professeur Bischoff, mais qui porte sur sa première page la cotation de la Cathédrale de Laon, ce qui a été prouvé par la sagacité et les travaux

de l'abbé Merlette. Ce « Livre Carolin » est réputé comme le plus complet et le plus ancien, relatant les opinions très spontanées de Charlemagne sur les résolutions du concile de Nicée, que le souverain franc n'acceptait guère et critiquait très brutalement. Nous sommes donc avec le « Livre Carolin », le Psautier de Sainte Salaberge, la Bible de Gerfrid, devant un fait certain, il y a dans la première période du règne de Charlemagne avant 800, un scriptorium à Laon en pleine activité.

Le deuxième aspect de la vie de l'Église de Laon, sous Charlemagne, nous est encore révélé par Alcuin. Il nous rappelle que Gerfrid rénova en son Église la sainte règle des clercs et qu'il s'employa à ce que soient récitées les sept heures de l'Office et que résonnent dans l'enceinte les louanges divines. Une fois de plus nous voyons Gerfrid appliquer ce que les capitulaires recommandent : « que les chanoines observent intégralement la vie canonique et soient formés avec une grande ferveur selon la discipline canonique dans la maison épiscopale ».

Charlemagne avait encore écrit : « Excité par les exemples de Pépin, notre père, qui a introduit dans toutes les Églises des Gaules, les belles traditions du chant romain, nous nous préoccupons avec une égale sollicitude de leur procurer un recueil des leçons les plus importantes ».

Ce chant qui était la récitation solennelle des psaumes et des textes liturgiques avait trouvé son épanouissement à Metz, grâce à l'Évêque Chrodegang (742-766). Ce saint Évêque, qui a été fêté à Metz l'été dernier, avait formé une école de chant qui donna sous Charlemagne le nom de notation messine à l'écriture musicale du chant romain ; de plus, cet Évêque écrivit également une règle de vie pour les chanoines, connue sous le nom de règle de Chrodegang. Or, le Manuscrit 336 de Laon provenant de la Cathédrale contient cette fameuse règle de Chrodegang et les manuscrits musicaux laonnois et en particulier l'antiphonaire 239 montrent que l'Église de Laon se conformait au chant romain, noté à la manière messine tel que le prônait Charlemagne.

L'application stricte de toutes ces réformes nous la devons à la grande figure de l'Évêque Gerfrid.

Comme le faisait remarquer Monsieur Nordenfalk (17) à l'exposition d'Aix-la-Chapelle, pour que la Sainte Écriture, centre spirituel de l'Église reçoive tout l'honneur qui lui est dû, les Carolingiens reconstruisent leurs églises afin de donner au Livre par excellence, le codex, comme ils le nomment, un cadre somptueux et digne de lui. Gerfrid ne fait pas exception. « Lorsqu'il reçoit le gouvernement de l'illustre église de Laon, avec la plénitude du sacerdoce, conduit par son amour de prêtre, il l'a renouvelé totalement dans ses murs et ses toits, dans ses peintures et ses colonnes, ses ornements et ses vases. Il n'épargna aucune de ses propres richesses ; il a appliqué toutes ses forces à orner en tout ce temple pour que ce monument

insigne resplendisse en l'honneur du Christ ». Cette Église d'ailleurs était très ancienne, elle avait subi l'outrage des temps et « construite il y a bien longtemps, elle tombait en ruines ». Si cette église était si vieille, peut-être pouvons nous alors l'identifier avec la première Église Notre-Dame de Laon construite dans la première moitié du V^e siècle par Émile, le Comte de Laon. C'était dans ce vénérable monument que fut élevé et éduqué saint Remi, rapportent les plus vieilles traditions. Le saint devenu Archevêque de Reims éleva au titre de Cathédrale l'église chère à son cœur. Cet édifice avait été bâti au croisement du Decumanus (rue du Cloître) et du Cardo (voie romaine unissant la Porte Germaine, sur les emplacements des escaliers de la Cathédrale, et la Porte d'Ardon). Église modeste, dont le chœur devait s'appuyer à l'est à la forteresse du Comte et dont le portail à l'ouest devait s'ouvrir sur le Cardo. Ce portail, par conséquent, devrait se situer dans la Cathédrale actuelle, à la hauteur de la première travée de la nef en partant du transept.

Les Mérovingiens, en mettant à part la Reine Clotilde et la Reine Brunehaut, n'ont pas été des bâtisseurs. Ils ont orné luxueusement leurs églises, mais n'en ont guère construit. Si nous nous référons (18) aux fouilles de Reims, nous voyons qu'après saint Nicaise, fin 4^e siècle début 5^e siècle, on ne trouve qu'une église due à sainte Clotilde, puis une cathédrale carolingienne. A Laon, il semble bien qu'à l'église du 5^e siècle succéda l'église de Gerfrid.

Comment se représenter l'église carolingienne de Laon ? question difficile, mais non pas insoluble. Si nous rapprochons notre monument des monuments contemporains, grâce aux fouilles archéologiques récentes, aux études également récentes, touchant les grandes églises carolingiennes et grâce enfin aux textes carolingiens ou romans, nous pourrons dégager la physionomie réelle de Notre-Dame de Laon, sous Charlemagne.

Nous examinerons d'abord ce que nous connaissons des grandes églises existantes ou en construction en 770 dans le royaume franc (19). D'abord nous retiendrons Saint-Denis.

Saint-Denis fut commencé par l'abbé Fulrad, avant la mort du Roi Pépin et consacré en 775 en présence de Charlemagne. C'était une basilique à arcades avec des colonnes étonnamment fines sur des bases très décorées. Alcuin nous indique aussi une colonnade à Laon, ce qui est un point important de similitude ; sous le chœur de Saint-Denis qui était formé d'une abside polygonale extérieurement, et ronde intérieurement, se trouvait une crypte. Nous verrons dans quelques instants qu'à Laon, existait aussi une crypte. Devant l'abside, un large transept de 28 mètres de large dépassant les bas-côtés, une nef de 20 mètres de large se terminant sur une abside en forme de vestibule. A Laon, aussi, un grand transept.

L'abbatiale de Centula (Riquier) fut commencée en 789 par Angilbert, le mari secret de Berthe, une des filles de Charle-

magne, le père de l'historien Nithard, l'ami de Charles le Chauve. Centula, dont nous possédons une gravure très ancienne, nous montre une basilique à trois nefs avec un transept très important orné au premier étage par des tribunes éclairées par des oculi ; une abside allongée et dans la façade occidentale ce que les archéologues allemands appellent le Westwerk, un massif de façade à l'ouest sur plan rectangulaire débordant fortement sur la largeur de la nef, avec un premier étage éclairé lui aussi par des oculi et surmonté d'une tour. A l'intérieur de ce massif de façade ouest, au rez-de-chaussée, une entrée triomphale assez sombre appelée crypte ; au premier étage une véritable église entourée de tribunes supportées par des arcades, où était installé un autel consacré au Saint Sauveur alors que dans le chœur de l'abbatiale était l'autel réservé à saint Riquier.

Or, en 799, Centula est consacrée et nous le savons de source certaine, Gerfrid de Laon est présent.

Le troisième exemple d'églises carolingiennes que nous retiendrons est celui de la Cathédrale de Reims. Celle-ci est plus tardive (20) puisque les travaux débutent avec l'Archevêque Ebbon en 816 et la consécration est faite en 862 par Hincmar sous Charles le Chauve. Mais les fouilles entreprises après 1918 et les études historiques de Monsieur Reinhardt sont extrêmement intéressantes et importantes. Cette Église carolingienne possédait comme à Centula une abside allongée, un transept saillant et un massif de façade, le fameux « Westwerk ». Les fouilles ont découvert les fondations du Westwerk se présentant comme un énorme gril, et confirmant donc ce que Flodoard, dans ses annales, racontait au sujet de la cathédrale (21).

A la lumière des découvertes, Monsieur Reinhardt montre combien la Cathédrale gothique rémoise du 13^e siècle reste profondément tributaire de son lointain passé carolingien. Car dans le transept sud de l'église actuelle, apparaît encore comme dans son ancêtre carolingienne, une galerie avec arcades au premier étage, éclairée par des fenêtres rondes, des « oculi » comme à Centula.

J'ai tenu à m'arrêter sur ces détails pour que vous compreniez à votre tour, que la Cathédrale gothique de Laon est tout aussi tributaire de son passé carolingien et que ces réminiscences au 12^e et au 13^e siècles nous permettent de déterminer très exactement l'aspect de l'Église de Gerfrid.

La façade occidentale de Notre-Dame de Laon est conçue actuellement comme un Westwerk (22). C'est, en effet, un puissant massif rectangulaire débordant fortement la largeur du vaisseau de la nef. Au premier étage, une galerie avec arcades court le long des murs et cette galerie dans la partie centrale est éclairée par les fameux « oculi » ; ceux-ci sont peu visibles, car à l'intérieur ils sont masqués par les grandes orgues et à l'extérieur ils sont en partie cachés par les porches de la façade trop proéminents. Pourtant si on se trouve sur la place du Parvis, près de la façade de Saint-Martin-du-Parvis, devant la

porte du Syndicat d'Initiative, on en aperçoit au moins un.

Dans l'Église romane construite en fin X^e siècle, il y avait naturellement un massif de façade à étages avec un rez-de-chaussée aménagé en entrée triomphale et que les textes appelaient « crypte » comme à Centula. Guibert de Nogent racontant le meurtre de Gérard de Quierzy (23), dans la Cathédrale de 1112, se croit obligé de préciser que les assassins de Gérard ont pénétré dans l'église par la crypte qui se trouve sous le chœur et non la crypte sous la façade occidentale. Il y avait donc deux cryptes dans l'église Notre-Dame, celle du chœur et celle de la façade.

Il est aussi important de remarquer que la Cathédrale gothique, au fond des croisillons nord et sud de son vaste transept, possède là aussi deux massifs de façade rectangulaire monumentaux, débordant de leurs masses le vaisseau du transept. Ces deux massifs de façade sont à étages, avec au Nord en totalité, et au Sud en partie des galeries ornant les murs.

L'ordinaire de la Cathédrale rédigé par Lisiard vers 1160 (24) et par Adam de Courlandon vers 1210 « pour perpétuer les usages anciens » (25), précise la préface, nous montre que les chanoines régulièrement montent en procession aux autels dans les tours de façade et de transept. Particulièrement à la fête de saint Laurent « à son autel dans la tour », à la fête de saint Thomas Becket (autel installé dans la tour Nord après la canonisation de 1173) à la fête de saint Jean-Baptiste à l'autel dans la tour du transept Sud, après la fondation d'un autel à ce saint par le chantre Blihard, en 1131 (donc dans la Cathédrale romane), fondation renouvelée en 1157 pour la cathédrale gothique.

Or, nous savons qu'à Centula, Angilbert avait installé des autels dans les hauteurs de son église, à cause des nombreux reliquaires qu'il avait donnés à l'abbaye ; et les moines montaient alors aux jours de fête de ces saints, aux autels où étaient déposés les reliquaires.

A Laon, nos chanoines en faisaient tout autant. A Centula, les religieux allaient obligatoirement chaque jour au premier étage, à l'autel de la façade consacré au Saint Sauveur. A Laon, l'Ordinaire spécifie que journallement, nos chanoines vont en procession à l'autel du Saint Sauveur, mais malheureusement notre texte ne localise pas cet autel du Saint Sauveur ; il ne semble pas qu'il soit au rez-de-chaussée, où les diverses chapelles de la nef et du chœur toutes tardives sont attribuées à tel ou tel saint sans qu'il en soit réservé une au Sauveur. J'incline à voir cet autel majeur dans la façade occidentale au premier étage, car étant là depuis Gerfrid, il était connu de tous et n'avait pas besoin d'être mieux localisé.

Enfin, au XII^e siècle, comme à Reims d'ailleurs, le jour des Rameaux, lorsque la procession revenait de l'abbaye Saint-

Martin, et pénétrait dans la Cathédrale, les « petits clercs montaient au premier étage dans les hauteurs dans la galerie au-dessus du porche » dit l'ordinaire, pour chanter Gloria laus (26).

La Cathédrale carolingienne de Laon avait donc des Westwerk comme à Centula.

Sur la vieille gravure de cette fameuse Centula, on voit également au-dessus de la façade occidentale et au transept une tour centrale avec une tour plus petite servant d'escalier.

Laon possédait-elle aussi des tours ?

Nous allons pouvoir répondre par l'affirmative grâce à l'épithaphe de l'Évêque Adalberon.

Cet Évêque est plus connu sous le nom « d'Ascelin le traître » car c'est lui, qui après avoir été l'amant de la Reine Emma, avait trahi Charles de Lorraine la nuit du Jeudi Saint 987 en le livrant à Hugues Capet. Dans l'épithaphe de cet Évêque (27) reproduite dans l'Ordinaire de la Cathédrale au XII^e siècle, et dans l'Histoire de l'Abbaye Saint-Vincent par Dom Wyard, d'après la pierre tombale de cet Évêque, nous voyons qu'Adalberon se fit construire une cathèdre d'évêque, d'un art achevé dans la cathédrale, qu'il fit dans cette église de nombreuses additions embellissant, rajeunissant, réparant tout ce qui était vieux, l'ornant de grandes tapisseries « dorsalia », de chasses avec des reliques des saints. Enfin, il créa un trésor dans la tour de droite. Or, s'il y avait une tour de droite, il y avait obligatoirement une tour de gauche. Mais où étaient implantées ces deux tours ? dans la façade occidentale ou au transept. Ces tours se trouvaient au transept, car une salle du trésor, gardée par des coutres, était installée au premier étage de la façade sud de notre transept. Herman, secrétaire de l'Évêque Barthélémi de Jur, dans les « Miracles de Notre-Dame de Laon » nous raconte qu'au début du XII^e siècle, « une nuit de Janvier, il y eut une terrible tempête de vent et de pluie, un voleur appelé Anselme en profita pour s'introduire dans le trésor, grâce à des échelles au-dessus des maisons claustrales ; à cause de la bourrasque et des rafales de vent, pas un chanoine, dans sa maison n'avait entendu le voleur » (28).

Pourquoi l'Évêque Adalberon eut-il l'idée de mettre un trésor dans la tour sud de Notre-Dame ?

C'était une manière de faire très irlandaise. Les insulaires avaient en effet, l'habitude d'installer une tour au sud de l'église (29), coiffée d'un clocher avec de nombreuses petites cloches. Au premier étage, se trouvait une salle où était gardé le trésor composé des Manuscrits, des reliquaires et des vases sacrés. On ne pouvait accéder à cette salle haute que par des échelles. La colonie irlandaise laonnoise avait donné à Adalberon, sans aucun doute, le désir d'appliquer à Laon cet usage insulaire jusque dans l'utilisation des échelles, pour accéder au trésor ; l'histoire d'Anselme, cent ans plus tard, nous en rappelle l'existence.

Les usages antiques se perpétuent à travers les siècles, la Tour sud avec ses gardiens conserva sa salle du trésor jusqu'à la Révolution, et de nos jours encore, comme dans les tours irlandaises où étaient installées de petites cloches, notre tour dans le croisillon sud a gardé sa petite cloche qui sonne encore les heures.

Alcuin enfin nous dit que la nouvelle église de Gerfrid était ornée de peintures.

Toutes les églises carolingiennes étaient à l'intérieur ornées de grandes peintures murales et de mosaïques. De ces innombrables trésors il subsiste très peu de choses, mais néanmoins, des spécialistes ont déterminé que les thèmes de ces peintures étaient tirés de l'Histoire Sainte, des récits évangéliques et de la Légende des Martyrs. Mais en serrant de plus près la question, on s'aperçoit qu'un thème plus particulier se développe après le deuxième concile de Nicée en 787 qui avait déclaré qu'il était permis de vénérer les images de l'Arche d'Alliance et des chérubins, considérées comme modèle de l'Ancien Testament. De plus, les libri Carolini rédigés autour de 790 reconnaissent que l'Arche d'Alliance était la seule œuvre d'art inspirée par Dieu et le Saint-Esprit, contrairement aux images faites de mains d'homme, qui ne sont pas dignes de vénération.

A la suite de ces discussions théologiques, nous trouvons une Arche d'alliance dans la mosaïque de Théodulphe à Germigny-des-Prés, exécutée d'ailleurs selon les canons des miniatures de l'École de la cour de Charlemagne entre 790 et 800, et conforme à la théologie carolingienne.

Or, Alcuin loue Gerfrid pour son obéissance aux réformes prônées par Charlemagne, non seulement dans la vie canoniale, mais dans la copie d'une Bible à Laon. Or, nous pouvons être sûrs que dans les peintures qui ornent la Nouvelle Notre-Dame de Laon, Gerfrid s'est aussi conformé aux canons théologiques et artistiques de la cour de Charlemagne, et lorsqu'on se souvient que le plus ancien et le plus complet des libri Carolini appartenait à l'église de Laon, nous pouvons imaginer, sans crainte de faire erreur, que parmi les thèmes bibliques peints à Laon, était en place d'honneur la fameuse Arche d'Alliance et les Chérubins, dans une composition très proche de celle que nous pouvons encore voir à Germigny-des-Prés.

Si nous nous résumons, nous pouvons imaginer la Cathédrale de Gerfrid avec ses fines colonnades à beaux chapiteaux et bases sculptées, un chœur allongé au-dessus d'une crypte, un vaste transept avec double massif de façade surmonté de deux tours, une au nord, l'autre au sud, une belle nef avec bas-côtés, terminée par un massif occidental à étages ornés de galeries, des autels dans les hauteurs, des peintures avec des scènes bibliques et en particulier l'Arche d'Alliance.

Alors comme Alcuin, nous avons sous les yeux, une « insigne église, resplendissante pour l'honneur de Dieu ».

Il n'est pas étonnant que notre roi Louis IV d'Outre Mer ait choisi pour son sacre cette cathédrale magnifique, construite sous son illustre ancêtre Charlemagne. Gerfrid, ce bâtisseur, ce grand Évêque carolingien avait bien œuvré. Je suis heureuse de rendre hommage à cette belle figure, si injustement méconnue. Mais Gerfrid ne sera pleinement réhabilité que le jour où l'on procédera à des fouilles profondes, sérieuses et méthodiques dans le sous-sol de la Cathédrale de Laon. Espérons que ce sera bientôt dans le cadre de l'Institut Médiéval qui va se spécialiser, nous le savons, dans les études carolingiennes et que dans le programme des fouilles prévues, soit inscrite la prospection dans le sol de Notre-Dame de Laon, afin de mettre à jour la belle église de notre Évêque Gerfrid, fidèle disciple du roi Charlemagne.

Suzanne MARTINET.

NOTES

(1) Karl der grosse : das geistige Leben, T. 2 Schwann - Dusseldorf - p. 156 - Bonifatius Fischer - Bibeltext und Bibelreform unter Karl dem grossen, p. 162 et 190.

(2) Fischer signale ce poème sous le numéro 66 ; dans l'édition consultée à la Bibliothèque de Laon — Sébastien Cramoisy 1617 le poème porte le numéro 50.

(3) Hanna Adenauer, die Kathedrale von Laon — Dusseldorf 1934.

(4) Un banquet à la cour de Charlemagne par Théodulphe. Tessier - Charlemagne, le mémorial des siècles, p. 413.

(5) Tessier, Charlemagne, p. 78.

(6) Lettre-circulaire aux lecteurs des églises - Tessier, p. 397.

(7) Ganshof - Charlemagne et son héritage, p. 2 — Charlemagne, Aix-la-Chapelle, catalogue 1965.

(8) Commentaire de saint Jean, manuscrit 84. Laon IX^e.

(9) Procession du Saint-Esprit, manuscrit 122 bis. Laon IX^e.

(10) Traité de Grammaire, manuscrit 448. Laon IX^e.

(11) Poèmes sur la Genèse et l'Exode, manuscrit 279. Laon IX^e.

(12) Alcuin - Opéra - Sébastien Cramoisy, 1617. Paris, 67 in-folio. Laon.

(13) Gallia Christiana, t. 9, p. 512. 156^o, in-folio. Laon.

(14) Tessier - Le mémorial des siècles, Capitulaires de Charlemagne.

(15) Bonifatius Fischer.

(16) Catalogue exposition d'Aix, p. 247.

(17) Nordenfalk - Catalogue, p. 220.

(18) et (20) Reinhardt - La Cathédrale de Reims.

(19) Bullough : le siècle de Charlemagne.

- (21) Flodoard - Annales année 976.
- (22) Westwerk - Catalogue exposition Charlemagne, p. 416.
- (23) Guibert de Nogent, de vita sua, livre III.
- (24) Lislard, manuscrit 215.
- (25) Adam de Courlandon - manuscrit 221.
- (26) Fête des Rameaux, manuscrit 215.
- (27) Obituaire, manuscrit 347, folio 31.
- (28) Hermann - manuscrit 166 bis, folio 116 et 117.
- (29) Françoise Henry - art irlandais, t. 3.



* Documents français non littéraires du Laonnois au XIII^e siècle : Particularités dialectales

Il s'agira surtout de problèmes de méthodologie qui demanderaient des exposés particuliers pour être détaillés mais il est bon aussi d'envisager l'ensemble de la question. Si le titre de cette communication revêt une forme bipartite, c'est à dessein, parce que l'examen du matériel de base est aussi important en linguistique que l'étude intrinsèque de celui-ci. Il convient de déterminer dans l'ordre ce qu'est un document français non littéraire, l'étendue géographique et chronologique envisagée lors de la prospection, pour assurer aux traits dialectaux reconnus dans ces limites une identité incontestable.

De prime abord, les manuscrits sont exclus comme étant des recueils composites, qu'ils contiennent des pièces entièrement françaises ou des fragments en langue vulgaire insérés dans le texte latin (1). On ne considère ici qu'un type diplomatique très exclusif autour de la notion d'original et pourtant lui-même

(1) Toutefois des essais de plume sont à relever quand ils sont datables, comme celui qui figure à l'avant-dernier f^o du ms 297 de la Bibliothèque municipale qui est un recueil de sermons : *Maihiu Tardiu doit a Gossier. XXII. s, a paier quant hun puet et quam un vora* (XIII^e s.).

* Les nombreuses cartes auxquelles fait allusion Mademoiselle F. Ollivier dans son étude et qui ne sont pas publiées dans le présent ouvrage peuvent être consultées chez elle, à l'Annexe des Archives Départementales de la Marne, 129, Avenue de l'Yser, à Reims.